



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de DUMAS (André), « Avant-propos »,  
*Les Voix intérieures suivies de Les Rayons et les  
Ombres*, HUGO (Victor), p. 5-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1914-0.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1914-0.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via  
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées  
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVANT-PROPOS

**V**OIX INTÉRIEURES. — *Ces deux mots nous les avons déjà lus dans les deux précédents recueils de Victor Hugo. Un poème des Feuilles d'Automne daté de mai 1830, (Laissez. — Tous ces enfants sont bien là...) nous parlait de ce babil de l'enfance qui n'effarouchait pas sa muse, n'interrompait point ses rêveries, le seul :*

*Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit  
Le chœur des voix intérieures.*

*Un poème des Chants du Crépuscule, daté d'août 1834, (A Louis B.) imaginait un clocher immense qui dit tout, « Hymne de la nature et de l'humanité », et que tous écoutent en silence, émus et troublés par ses chants :*

*Le peuple dans la ville et l'homme dans les champs,  
Et le sage attentif aux voix intérieures.*

*On le voit, dans ces deux poèmes, les mêmes mots n'évoquent pas tout à fait la même idée. Il est question, là, d'une méditation solitaire qu'un ramage enfantin ne trouble pas ; il s'agit plutôt ici des vibrations que les rumeurs du monde éveillent au fond de nous. Là, voix de l'âme, qui, malgré certains bruits du dehors, continuent à se faire entendre ; ici, voix qui ne sont que des échos des bruits terrestres, (mit au centre de tout comme un écho sonore).*

*Dans le recueil auquel ils donnent leur titre, ces deux mots, voix intérieures, reçoivent leur double acception. Ils désignent toutes les voix qui peuvent chanter dans le cœur du poète, qu'elles disent sa plainte intime ou qu'elles soient les mille voix que les soupirs, les murmures, les cris désespérés ou tendres de la nature et des hommes peuvent faire*

*vibrer en son âme de cristal. (Ce siècle avait deux ans.) Du reste, la préface nous l'explique. « Si l'homme a sa voix, si la nature a la sienne, les événements ont aussi la leur. L'auteur a toujours pensé que la mission du poète était de fonder dans un même groupe de chants cette triple parole qui renferme un triple enseignement... » En réalité, les voix de l'homme, de la nature et des événements se mêlaient déjà dans les précédents recueils de Victor Hugo. En dépit du titre, ces nouvelles voix ne sont pas beaucoup plus intérieures que les chuchotements des feuilles d'automne ou que les chants pensifs du crépuscule.*

*On a dit que les Voix Intérieures continuaient les Feuilles d'Automne, et, en effet, elles nous offrent aussi des vers de l'intérieur de l'âme, des élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie; mais on pourrait également dire qu'elles continuent les Chants du Crépuscule, non seulement parce qu'elles nous apportent quelques-unes de ces poésies historiques ou politiques que l'auteur avait bannies de son avant-dernier livre, mais aussi parce qu'elles ne reflètent plus la sérénité calme, honnête et résignée des Feuilles d'Automne, qu'elles font voisiner, comme les Chants du Crépuscule, les tendres effusions d'amours irrégulières et le pieux hommage que l'infidèle rend à l'épouse qui pardonne. En fait, c'est toujours le même poète qui parle, toujours la même mélancolie des souvenirs, le même sentiment de la vanité des choses, les mêmes rêveries devant un soleil qui se couche ou des ruines pleines de passé, la même hantise de la mort, de l'herbe qui tôt ou tard finit par recouvrir toutes les tombes, par effacer tous les noms, toujours le même amour du toit familial et la même poésie de l'enfance, toujours le même orgueil de soi et le même désenchantement d'un songeur qu'irritent les attaques de la haine et de l'envie, toujours les mêmes vers parfois un peu faciles soudain traversés d'éclairs radieux, comme si un certain laisser-aller, une certaine liberté d'inspiration, étaient la condition même du génie, toujours les mêmes invitations à la bonté, à la pitié, à la paix fraternelle des hommes.*

*Faut-il s'en étonner ? A l'exception de deux poèmes composés en 1835 en même temps que les Chants du Crépuscule, (Pensar, Dudar, écrit aux Roches et dédié à Mlle Bertin comme le fut Que nous avons le doute en nous qui développe à peu près les mêmes idées, et A Olympio, nouvelle méditation d'un poète blessé par l'injustice des envieux), et de quatre poèmes datés de 1836, (une chanson, Puisque ici-bas toute âme, des vers vengeurs où frissonne encore la corde d'airain, O muse, contiens-toi, et deux morceaux rapportés d'un voyage), les Voix Intérieures ne sont que la réunion de pièces diverses écrites dans les premiers mois de 1837 par un poète qui a repris ses thèmes familiers.*

*Même pour un écrivain aussi fécond que Victor Hugo, il y a des années où l'on n'est pas en train. A part le livret de la Esmeralda, qui ne dut pas l'absorber beaucoup, il n'a rien publié en 1836. L'article venimeux de Sainte-Beuve, paru en novembre 1835 dans la Revue des Deux Mondes, et deux échecs successifs à l'Académie n'étaient pas faits pour exciter sa muse. Ses deux « intérieurs » étaient assez mornes. Tombée dans la mélancolie après un grand effort d'indulgence, Adèle sa femme était devenue triste, et sa tristesse atteignait le poète lui-même, comme l'indique sa lettre du 5 juillet : « Tu me dis dans ta lettre que tu es un peu triste, et la pensée que tu es triste m'empêche d'être ici autrement que triste. » Après la reprise de 1834 et les fiançailles illégitimes et solennelles de l'église de B., la première griserie étant passée et la douce habitude n'étant pas encore venue, l'amant de Juliette s'était un peu refroidi. Elle le lassait par d'incessantes demandes. Malgré son échec dans Marie Tudor, dont il avait fallu lui retirer le rôle, elle prétendait être la Thisbé d'Angelo, la Dona Sol d'Hernani, la Marion de Marion de Lorme que nulle à l'en croire n'aurait incarnée comme elle, avait obtenu que son poète la fit engager à la Comédie-Française où elle n'arriva jamais à débiter, aurait voulu que la Esmeralda, retirée à l'Opéra et à Mlle Bertin, devint un drame où elle aurait joué le personnage de Pierre Torterue. Après avoir souffert de la jalousie du poète, devenue jalouse à son tour, elle souffrait de voir qu'il n'était*

*plus jaloux, l'accompagnait jusqu'à la porte des immortels dans ses visites académiques pour compter le temps qu'il resterait, lui reprochait de l'aimer moins, de trouver des prétextes pour ne point la venir voir. « Je sais ce que tu vas me dire : que tu travailles, que tu es occupé, que tu as bien soin de moi et ne me laisses manquer de rien, mais moi je te répondrai que j'ai été autant et plus occupée que toi et que je t'ai toujours donné les marques extérieures de l'amour que j'avais au dedans de moi. » En 1836, pareil aux amants qui recherchent la présence d'un tiers quand ils commencent à se fatiguer de leurs maîtresses, Victor Hugo, quand vint le moment de son voyage annuel avec Juliette, se fit accompagner par son ami, le dessinateur Célestin Nanteuil, qui avait illustré Notre-Dame de Paris d'un grand nombre de compositions « d'un caractère étonnant et tout-à-fait neuf », comme l'indique dans ses Souvenirs romantiques, Théophile Gautier qui ajoute : « Les poètes aimaient à l'avoir pour confident. »*

*Et, sans doute, la pauvreté rédemptrice imposée à Juliette Drouet pouvait-elle refroidir parfois la passion amoureuse de son poète. Celle qu'il avait aperçue, un soir, au bal, jetant de toutes parts des éblouissements, qui avait éveillé l'admiration de tous quand elle avait paru, à la Porte-Saint-Martin, sous les rayonnants atours de la princesse Négroni, ne pouvait acheter à d'obscures ouvrières que d'humbles robes qui la mettaient en triste posture. Et Victor Hugo, à ce moment même, recevait place Royale toutes les femmes les plus brillantes de Paris. Fort soucieux d'élégance lui-même, il s'était fait livrer en juillet 1835 une redingote de drap vert russe doublé de soie avec parements et collet de velours et revers de satin, pour le prix de 120 fr. et, pour 25 fr. un gilet de satin noir avec dos de soie. Il portait un chapeau castor de 25 fr. En mai 1839, lors de sa troisième candidature à l'Académie, il acheta chez Labens, 13, rue Croix-des-Petits-Champs, une redingote de drap vert russe de 115 fr., un pantalon de coutil jaspé de 27 fr., un pantalon de satin de 45 fr., un gilet de satin noir à dos de soie de 25 fr. (Renseignements fournis par les factures que possède le peintre-graveur Louis Icart.)*

*En février 1837, le poète, voulant rattraper le temps perdu,*

se remit à l'œuvre avec une telle ardeur qu'en cinq mois il composa presque tous les vers des Voix Intérieures. L'inauguration de l'Arc-de-Triomphe, sur lequel le nom de son père avait été oublié, la mort de son frère Eugène, qui emportait avec lui tous les souvenirs de son enfance, étaient bien faits pour réveiller sa lyre endormie. Jusqu'en juillet il allait redire tout ce qui avait toujours occupé son esprit : néant des ambitions humaines, charme de l'enfance, poésie des ruines, mépris des richesses, appels à la clémence et à l'amour, etc.

Ce qu'il y a de nouveau dans les Voix Intérieures, c'est d'abord une communion plus étroite, plus émue avec la nature. L'invitation de M. Bertin, qui l'accueillait dans son château des Roches, fut un événement important dans la vie du poète. Celui qui, dans les Orientales, n'avait peint que des contrées lointaines imaginées par lui, qui jadis dans un poème dédié à ses amis L. B. et S. B., avouait qu'aucune ville, aucun site, n'égalerait son rêve, peut se perdre parmi les ramures d'un frais vallon. Dans les Feuilles d'Automne, les « soleils couchants » sont encore un peu des « orientales » et Bièvre est surtout un beau poème descriptif offert par son hôte à Mlle Bertin. Dans les Chants du Crépuscule, les forêts, buissons, ruisseaux, grottes et treilles mûres ne font qu'à peine entendre leurs longs bruissements. Mais, dans les Voix Intérieures, le poète de A Virgile, la Vache, Venez que je vous parle, s'est fait une âme bucolique. En même temps qu'une nature aimable et consolatrice, bleuie par la lune ou doucement animée par les feux du pâtre, il découvre l'alma mater, la nourrice universelle, s'efforce de soulever le voile d'Isis, de saisir le pourquoi des choses, et, comme disait Lamartine, le « côté divin de la nature ». Parfois même, déjà visionnaire et plein d'une terreur sacrée, (A Albert Dürer) il voit une nature monstrueuse et fantastique, telle que la montrent ses étranges dessins, faits d'ombres brusques et de clartés crues. Et comme, sereine ou chaotique, elle ressemble à son propre cœur, il fait d'elle la grande confidente qui reçoit l'aveu de ses mélancolies (A Olympio). Mais cet Olympio si mal nommé, — car jamais Victor Hugo n'est moins olympien que lorsqu'il se personnifie en ce « double » inquiet et triste

*qui paraît pour la première fois dans les Voix Intérieures, — nous le retrouverons dans les Rayons et les Ombres.*

*Et il faut reconnaître que l'influence de Juliette Drouet, qui avait pour la nature un amour de grisette parisienne, put contribuer à former cette âme bucolique. C'est pour elle que Victor Hugo déposa un jour son beau poème, A Virgile, dans la boîte aux lettres qu'offrait un châtaignier. « Sa plus grande joie après l'amour, note M. Louis Guimbaud, était peut-être la vie aux champs, et, pour cette vie, il se flattait d'avoir découvert en Juliette une compagne digne de lui. » N'est-ce pas d'elle qu'il a écrit :*

Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure,  
L'amour mystérieux de l'antique nature.

*Et ce qui est encore plus nouveau dans les Voix Intérieures, c'est l'apparition de la mer infinie et terrible que le poète a contemplée des falaises de Saint-Valéry-en-Caux et de sa chambre d'auberge de Saint-Malo. Une pièce, il est vrai, des Chants du Crépuscule, s'intitulait Au bord de la mer, mais elle avait été écrite aux Roches et nous faisait beaucoup plus entendre le bruit des feuilles que celui des vagues. Breton par sa mère, sa femme et sa maîtresse, déjà marqué par le destin pour vingt-huit ans d'exil sur les rochers de Jersey et de Guernesey, Hugo semblait né pour une longue communion avec l'océan, qui remplit de sa grande voix des poèmes entiers des Contemplations et de la Légende des Siècles. En 1835, écrivant à Louis Boulanger, il lui dit : « Qu'est-ce donc que cette fascination ? » et, en 1836 : « J'ai revu aujourd'hui la mer, mon cher Louis ; une pente me ramène là tous les ans. » Ce qu'il aime surtout, c'est la mer sauvage, et les gens qui vivent d'elle, et tout le mystère qui l'environne. Des moindres bruits qu'il capte, des moindres ombres qu'il entrevoit, il saura faire un chef-d'œuvre, comme Choses du soir de l'Art d'être grand-père :*

*Le coche qui va d'Avranche à Fougère  
Fait claquer son fouet comme un vif éclair :  
Voici le moment où flottent dans l'air  
Tous les bruits confus que l'ombre exagère.*

*Les Voix Intérieures* sont dédiées à Joseph-Léopold-Sigisbert comte Hugo, auquel le poète, en 1827, avait déjà dédié *Cromwell*. Fort séparé de son père tant que sa mère avait vécu, il l'avait découvert ensuite, s'était pris pour le général d'une tendre admiration, et c'est lui qui, en 1825, avait épinglé sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Les titres nobiliaires sont discutés. D'après le généalogiste d'Hozier, Georges Hugo (fils de Jean), capitaine dans les troupes de René II, duc de Lorraine, et marié à une demoiselle de Blamont, de famille noble, — alors domicilié à Rouvroi-sur-Meuse, — obtint le 14 avril 1535 du cardinal Jean de Lorraine, archevêque de Reims, des lettres d'anoblissement pour lui et sa postérité, lettres confirmées par le frère de l'archevêque, Antoine duc de Lorraine. L'arrière-petit-fils de Georges, Charles-Hyacinthe Hugo, obtint d'autres lettres patentes. Ce seraient les ancêtres de Joseph-Léopold-Sigisbert, qui s'engagea en 1788, à quatorze ans, comme cadet. Il avait sept frères, dont cinq furent tués, près de Wissembourg, pendant les guerres de la Révolution. Deux survécurent, Francis-Juste, qui devint major d'infanterie, et Louis-Joseph, mort général de brigade ; c'est l'oncle Louis qui, aux Feuillantines, fit le récit de la bataille d'Eylau.

Mais cette généalogie est très contestée. M. Edmond Biré a nié toute parenté entre Charles-Hyacinthe et Sigisbert Hugo. Du reste, Alfred Barbou, qui voulut continuer la filiation commencée, découvrit, par des actes authentiques, que le grand-père du général se prénomait Jean-Philippe.

Une note, signalée par Louis Barthou, atteste que si le général crut posséder un titre de noblesse, ce n'est pas qu'il le tenait de ses aïeux, mais parce qu'il avait été nommé comte en septembre 1810. Par malheur, les documents avaient été détruits à la bataille de Vittoria, et, tout en regrettant de ne pouvoir payer les droits de duplicata, Sigisbert décrivait les armoiries, afin que ses fils pussent, s'ils le jugeaient utile, parvenir à régulariser leurs titres.

Toujours est-il qu'Abel Hugo, dès le lendemain de la mort de son père, se disait comte ; Eugène fut vicomte, Victor baron, et il devint vicomte à la mort de son frère Eugène.

*Et Adèle ? et Juliette ? Elles sont presque absentes des Voix Intérieures. Pas de Oh ! pourquoi te cacher ? ni de Date lilia. Si Victor Hugo parle encore de la mère au doux front, (Regardez. Les enfants se sont assis en rond,) ce n'est que dans ses adorables poésies de l'enfance, comme si, l'entourant de ses enfants dont elle semble la sœur aînée, il la rendait plus pure encore et l'enveloppait de plus de respect. Aurait-il redouté un autre article perfide de Sainte-Beuve ? Et, sans doute, plusieurs morceaux des Voix Intérieures ont été dédiés à Juliette Drouet, mais si nous ne le savions, comment aurions-nous pu le deviner ? Sauf dans A. Ol. qui évoque une première rencontre un soir de bal, aucun trait bien personnel ne la désigne particulièrement. Ce sont des vers assez « passe-partout », comme bien d'autres poètes en ont écrit, parce qu'une idée leur est venue, même sans qu'ils eussent personne en tête, et la tendre romance que Juliette put croire rimée exprès pour elle, tous les amoureux du monde ont pu la soupirer à leur femme, leur fiancée ou leur maîtresse :*

*Puisqu'ici-bas toute âme  
Donne à quelqu'un  
Sa musique, sa flamme  
Ou son parfum...*

*Les Voix Intérieures parurent le 27 juin 1837 chez Eugène Renduel, auquel, moyennant onze mille francs, étaient accordés, pour dix-huit mois, la propriété du nouveau recueil et le droit de réimprimer les autres.*

ANDRÉ DUMAS.